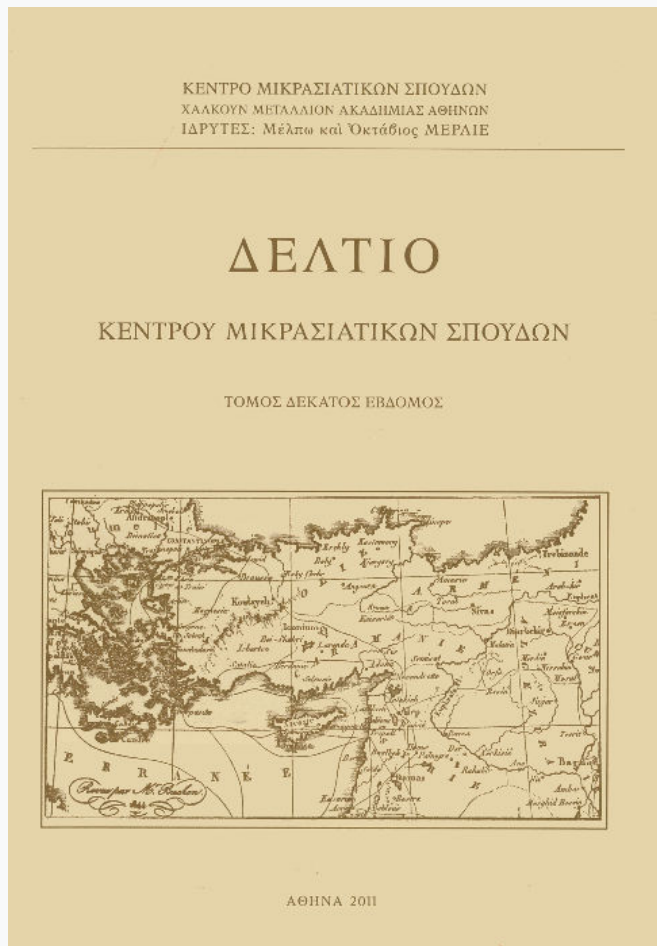


Δελτίο Κέντρου Μικρασιατικών Σπουδών

Τόμ. 17 (2011)



Η Μικρασιατική εκστρατεία (1919-1922) μέσα από τις επιστολές των στρατιωτών: Μια «κουλτούρα πολέμου», κληροδότημα του Μεγάλου Πολέμου (1914-1918);

Panagiotis Grigoriou

doi: [10.12681/deltiokms.11](https://doi.org/10.12681/deltiokms.11)

Copyright © 2015, Δελτίο Κέντρου Μικρασιατικών Σπουδών



Άδεια χρήσης [Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/).

Βιβλιογραφική αναφορά:

Grigoriou, P. (2011). Η Μικρασιατική εκστρατεία (1919-1922) μέσα από τις επιστολές των στρατιωτών: Μια «κουλτούρα πολέμου», κληροδότημα του Μεγάλου Πολέμου (1914-1918); *Δελτίο Κέντρου Μικρασιατικών Σπουδών*, 17, 107-121. <https://doi.org/10.12681/deltiokms.11>

Panagiotis Grigoriou

L'EXPÉDITION DE L'ARMÉE GRECQUE EN ASIE MINEURE (1919-1922)
VUE À TRAVERS LES LETTRES DES SOLDATS: UNE «CULTURE DE GUERRE»
HÉRITÉE DE LA GRANDE GUERRE (1914-1918)?¹

Bebek le 21 juillet 1921

Mon cher Georges

[...] Cela fait plusieurs jours que nous n'avons pas reçu de lettres et nous sommes fort inquiets. Tu nous a gâtés et maintenant nous attendons une lettre tous les deux jours. Vendredi dernier je me suis rendu en compagnie de l'oncle Constantin à l'église de St Georges et nous avons prié pour que Dieu te garde. [...]

Ton frère qui t'aime

Constantin Magnis²

On considère souvent chez les historiens occidentaux, la Grande Guerre terminée le 11 novembre 1918. Pas tout à fait en réalité. Sur certains fronts périphériques, nouveaux parfois, les hostilités se poursuivent pendant de longs mois, notamment durant l'expédition contre les bolcheviques en Russie méridionale, entre 1918 et 1919. Tel est surtout le cas de la guerre gréco-turque en Asie Mineure (1919-1922), inaugurée par le débarquement des premiers soldats grecs à Smyrne en mai 1919. Sur le plan opérationnel, la tactique d'une pénétration limitée, au-delà des termes du Traité de Sèvres (1920), se transforme progressivement en une grande campagne à l'intérieur d'Asie Mineure ayant comme but de briser les forces turques de l'armée kémaliste, pour s'achever par

1. Ce matériel a permis la rédaction de ma thèse, intitulée « Vie et représentations du soldat grec pendant la guerre gréco-turque en Asie Mineure (1919-1922) », élaborée sous la direction de Stéphane Audoin-Rouzeau, soutenue à l'Université de Picardie en 1999.

2. Lettre trouvée sur le soldat Georges Magnis, mort au combat le 12 août 1921, à 40 km d'Ankara, Archives privées Akylas Millas, Athènes.

la décomposition des troupes grecques en août/septembre 1922, provoquant l'arrivée mouvementée en Grèce des régiments en déroute, suivis d'un et demi million de réfugiés ayant fuit le massacre.

Avec le recul nécessaire on s'aperçoit, finalement, que cet affrontement à la filiation à la fois de la Première Guerre Mondiale, des Guerres Balkaniques (1912-1913) et du contexte historique particulier entre les deux pays (Grèce et Turquie), semble vécu et « pratiqué » par le fantassin grec suivant des usages qui, de première vue, paraissent assez conformes à ceux de 1914-1918. Cela dit, et, pour bien des aspects, la vie et les représentations du soldat grec sur ce front éloigné, présentent des traits comparables avec celle de son homologue français de la Grande Guerre (gazettes du front, marraines de guerre, correspondance, brutalité du combat). Ainsi, si, selon une historiographie de la Grande Guerre émergeant depuis la fin du XX^e siècle en Europe et aux États Unis, chaque fantassin de la période est immergé dans la brutalité d'une puissante « culture de guerre »³ à l'échelle du continent européen, il n'en est pas moins vrai que les soldats, souvent ruraux au demeurant, adaptent à leur temps de guerre tout un éventail d'usages et de pratiques.

Tel est incontestablement le cas du soldat grec des années 1912-1923, lequel a su notamment recomposer aussi une « méta-parenté » symbolique et spirituelle sur le champ de bataille par des divers procédés. Parmi ceux-ci, la fraternité rituelle et jurée du « groupe primaire », l'assimilation, y compris terminologique, de l'ennemi (prisonnier) au groupe des « affins », et, enfin, la relation avec sa « marraine de soldat » appelée « sœur » pour la circonstance ; revêtant ainsi la terminologie de la parenté sous l'uniforme de soldat.⁴ Autrement-dit, jusqu'à reconstituer un véritable

3. Sur la notion de la « culture de guerre », voir les travaux des historiens du Centre de Recherche de l'Historial de la Grande Guerre à Péronne, comme : Jean-Jacques Becker, Jay M. Winter, Gerd Krumeich, Annette Becker, Stéphane Audoin-Rouzeau (dir.), *Guerre et cultures 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 1994 ; et plus récemment, Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre, Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e-XXI^e siècle)*, Paris, Seuil, 2008 ; et du même auteur, *Les Armes et la Chair: trois objets de mort en 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 2009.

4. Sur cet aspect anthropologique des pratiques combattantes grecques, voir également Panagiotis Grigoriou, « Parents et affins de combat. Réflexions sur des correspondants de guerre 1918-1923 », *L'Homme* 154/155 (2000), p. 481-488.

« univers métaphorique », issu de son propre milieu d'origine, une Grèce pastorale *grosso modo*, se caractérisant par la résidence patrilocale, la transmission des biens généralement patrilinéaire et une certaine prédominance des familles patrilatérales étendues.

La Grande Guerre entre souvenir et vécu

Pour les combattants grecs de 1919, les conflits précédents (ceux de 1914-1918 y compris) appartiennent déjà à une certaine forme de mémoire ; un souvenir certes inachevé et sans doute vivant, lorsqu'on mesure comment le vécu direct des vétérans encore mobilisés fut rapporté aux recrues des classes plus récentes, devenant ainsi amplement partagé. Les écrits du front anatolien entre 1919 et 1922, font fréquemment allusion aux guerres passées, manifestant néanmoins une certaine préférence pour 1914-1918. Incontestablement, la Grande Guerre, par sa brutalité et par sa force, a plus que marqué les esprits. Le soldat grec ne doit pas ignorer à cette date, ni la démesure du grand conflit, et encore moins certaines de ses modalités. Cependant, cette armée (qui se rallie à l'Entente assez tardivement, en 1917), occidentale et balkanique à la fois, semble se servir du modèle combattant de 1914-1918 à double titre : tantôt pour (se) prouver égale à lui (et donc comparable), tantôt sur le registre de l'altérité, exprimant par la même occasion sa « différence culturelle combattante ». Pour se faire, les thèmes récurrents, les références les plus explicites sont d'abord relatifs à Verdun et, dans une moindre mesure, à la bataille de la Marne :

La lutte ici est acharnée. Notre franchissement du fleuve Sangarios est une de plus grandes et terribles opérations militaires. Même la bataille de la Marne ne peut se comparer à cet exploit.⁵

5. Lettre expédiée d'Asie Mineure par le soldat Arsenios Stavridis à une marraine de guerre, le 22.8.1922. De cette correspondance, celle de deux « sœurs du soldat » (et sœurs entre elles), Nepheli et Georgia Despotopoulos, 2.030 lettres envoyées entre 1918 et 1922 sont conservées aux Archives privées « ΜΝΗΜΕΣ » [Mémoires] de Fondas Ladis à Athènes. Fondas Ladis en a publié une partie (243 lettres) dans son ouvrage, *Χαίρε μέσα από τή μάχη* [Je te salue du combat], Athènes, Ed. Trokhalia, 1993.

Tel un autre texte du front, établissant la comparaison entre Verdun et les batailles acharnées de l'été de 1921 à 40 km d'Ankara (et qui n'ont pas apporté la solution espérée au conflit) en ces termes :

Ces endroits étaient minables, pourtant nous les avons défendues comme si c'était Verdun.⁶

Le lointain enfer quotidien à Verdun, apparaît alors comme étant « connu », voire « assimilé », y compris dans le détail :

Le plateau de Sibatsi [bataille de l'été de 1921] fut le Verdun de l'armée grecque, car nos artilleurs n'avaient plus d'obus, et tout moyen de transport de notre Division était affecté au ravitaillement en munitions.⁷

Indéniablement, l'exaltation faite de cette grande bataille par le patriotisme français, dépasse les frontières ; et, à la lumière des sources grecques, Verdun trouve sa place parmi les « grandes batailles », intégrant une mémoire élargie, au-delà du cadre national strict :

Nos morts de la bataille de Sangarios [été 1921] seront placés par l'historien du futur aux côtés de ceux qui sont tombés lors des combats de géants à Marathon, à Alamana [guerre d'Indépendance Grecque, 1821], à Kilkis [Deuxième Guerre Balkanique, 1913] et à Skra [Front d'Orient, 1918], sur la Marne et à Verdun.⁸

Ces allusions, exprimées vers 1922, évoquent par ailleurs (et) indirectement l'état d'esprit qui domine dans l'armée hellénique, à un moment où on supporte difficilement le prolongement du conflit, dans la mesure où le combattant grec ne semble pas ignorer qu'à Verdun, les soldats français « étaient maintenant revenus de leurs illusions de jeunesse ; ils ne s'imaginaient plus gagner la guerre en une seule bataille ».⁹ Verdun, ce symbole œcuménique de la nouvelle pratique de la guerre, on le retrouvera même, jusqu'aux plaines de l'Ukraine lors de l'expédition des alliés contre les bolcheviques des années 1918-1919. On notera alors

6. Lettre du soldat Koribeis (1922), 51^{er} Régiment d'Infanterie, Archives Littéraires et Historiques Helléniques, Fondation Culturelle de la Banque Nationale de Grèce (ELIA/MIET), Athènes, Collection Voutieridis, no 15.

7. Lettre du soldat Ayfandis (27.5.1922), 3^e Régiment d'Artillerie, ELIA/MIET, no 39.

8. Lettre du soldat Papalexopoulos (1922), 1^{er} Régiment d'Infanterie, ELIA/MIET, no 42.

9. Marc Ferro, *La Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Gallimard, 1990, p. 144.

dans le récit autobiographique d'un officier grec sur sa longue durée guerrière (1917-1923) le cas d'un sous-officier Crétois, ayant servi à Verdun en tant qu'engagé volontairement au sein de l'armée française.¹⁰

Le fantassin grec porte enfin par la même occasion un jugement global sur l'ensemble des faits de cette histoire presque « immédiate » en ce sens, qu'il juge l'héritage culturel et moral de 1914-1918 par un regard d'après-guerre, même si lui, il reste engagé sur le terrain. Ainsi, les interrogations et les craintes sur l'avenir du monde meurtri prédisent déjà un état d'esprit annonciateur du futur :

Si quelqu'un voudra observer au-delà de son propre cercle patriotique, c'est à dire se situer au cercle plus large de l'humanité entière, il verra certaines choses agréables : des nationalités jadis soumises au joug étranger deviennent des états libres. Les irrédentistes de plusieurs nations couvent déjà dans les bras de leurs mères patries. Les nations chauvines sont tombées brisées. Les barbares ont reçu leur punition. En un mot : le grand problème social des nationalités a trouvé sa solution par la guerre qui vient de se terminer. Mais le drame humain n'est pas fini. En ce moment le drame semble entrer dans une crise et d'ici peu la délivrance se profile avec violence. Celui qui lit fréquemment les journaux, est effrayé à l'encontre du spectacle donné par l'humanité. Des révolutions éclatent partout, tout comme des massacres et des affrontements. S'agit-il des restes de la grande agitation qui vient de se terminer ? Non, ces événements ne sont que de prémisses.¹¹

S'éloignant progressivement des enjeux centraux de la Grande Guerre, d'autres événements, tels la Révolution de 1917 ou la montée du fascisme¹² en Italie, ne passeront plus inaperçus sur le front d'Asie Mineure. On rappellera la participation d'une partie de l'armée grecque à l'expédition de l'armée grecque en Méridionale (Ukraine) en vue d'épauler les troupes franco-britanniques¹³ contre les bolcheviques.

10. Récit autobiographique de Nikos Nikolopoulos, manuscrit inédit de 1962, déposé aux Archives « MNHMEΣ » à Athènes; je remercie Fondas Ladis pour la mise à ma disposition de ce document.

11. Lettre expédiée à une marraine de guerre du 13 mars 1920, Ladis, *op. cit.*, p. 283-284.

12. On note pendant l'été 1922 la première apparition du terme « fasciste » dans la presse grecque.

13. Sous le commandement du général d'Anselme; mais les opérations ont très mal tourné. Les équipages même de trois bâtiments de la marine française se sont mutilés. Quant aux relations entre soldats grecs et français, elles sont très

De cette guerre courte, dont l'histoire « immédiatement perçue » par ses acteurs reste à faire, nous retenons d'abord la justification officielle grecque, exprimée en termes de lutte contre le bolchevisme (barbare de surcroît), censé vouloir détruire l'orthodoxie. Cette « guerre étrangère » entre deux guerres grecques (hiver–printemps 1919) est fort mal perçue par la troupe. Elle n'est pas non plus cautionnée par l'opinion publique grecque, au point que les officiers et certains des soldats sont « obligatoirement » volontaires ! L'argument religieux, politique et culturel de « civilisation » ne fonctionne pas très bien ; sans aucun paradoxe il sera d'ailleurs retourné contre les troupes grecques par les tracts de propagande soviétiques :

Soldats et officiers Hellènes. Nous ne connaissons aucun acte d'hostilité envers vous de la part du peuple Russe. Nous savons bien que la Grèce est le berceau de la démocratie. [...] Le peuple Russe, inspiré des idées démocratiques de l'Ancienne Hellade, s'est révolté contre ses tyrans [...] nous sommes tristes de vous voir aux côtés des capitalistes et impérialistes Français. Nous sommes attristés de constater que vous avez oublié les traditions démocratiques de votre pays. [...] [Après tout] il n'y a pas de différence de nature entre Russes et Grecs. [...] [Le chef des troupes Bolcheviques], ataman Grigoriev.¹⁴

Sur l'aspect idéologique au sens religieux de cette expédition « lointaine », sur sa perception directe par la troupe, nous disposons du témoignage d'un ancien combattant rapportant ce que ses camarades anciens de la campagne d'Ukraine lui ont confié. À l'opposé des représentations fondamentales du patriotisme grec de 1912-1922, cette expédition lointaine déconcerte les combattants. Ce même témoignage laisse à supposer que si la propagande officielle soviétique hésite à faire appel directement au sentiment religieux des grecs, la « base » des

mauvaises. On note des actes de mépris mutuel, jusqu'à des escarmouches ayant fait quelques blessés entre Marocains (de l'armée française) et Grecs en stationnement en Roumanie. Faits rapportés par le Général Gonatas, dans ses Mémoires de guerre et de vie politique, *Απομνημονεύματα Στυλιανού Γονατά 1897-1957*, Athènes 1958, p. 89-113 ; voir aussi G. Roussos, *Νεώτερη Ίστορία του Έλληνικού Έθνους 1826-1974* [Nouvelle histoire de la nation grecque 1826-1974], vol. 6 (1915-1935), Athènes 1976, p. 82-83.

14. I. Kordatos, *Ίστορία της Νεώτερης Ελλάδας* [Histoire de la Grèce moderne], Athènes 1958, p. 521-522.

combattants bolcheviques et des civils russes, au contraire, ne manquent pas de souligner cet aspect inacceptable de la confrontation greco-russe :

J'ai rencontré deux des anciens soldats qui ont fait l'Ukraine (Russie) et ils m'ont dit qu'ils ont beaucoup souffert du froid. Les [Russes] étaient si nombreux, ce qu'on voyait en plus des soldats, c'était une masse de femmes et d'enfants tenant des fossiles, des pierres et tout ce que leurs mains pouvaient tenir. Cette masse était en train de nous pousser pour que nous partions, ces gens nous disaient : « Nous, nous sommes orthodoxes comme vous, de ce fait nous ne voulons pas vous tuer, partez d'ici, rentrez dans votre patrie. Ici c'est notre patrie et ce que nous faisons ici est uniquement notre affaire ».¹⁵

Les mentalités évoluent s'approchant alors des « temps nouveaux ». Une (autre) sortie de guerre en quelque sorte.

Aux confins idéologiques de la Grande Guerre

Sur le Front d'Orient en 1918, et, avant même leur débarquement à Smyrne, les combattants grecs se représentent leur mission en termes de libération de leurs frères d'Asie Mineure, encore sujets ottomans :

Nous apprenons aujourd'hui que la Turquie a accepté les conditions des Alliés et elle a signé la paix. Donc la Germano-autriche [sic] va se soumettre aussi. D'une part nous sommes joyeux car l'humanité se libère, mais d'un autre côté nous sommes tristes car notre plan a échoué et nous n'avons pas eu le temps d'entrer par le combat dans Constantinople comme nous le pensions. Mais que Tonton Éleuthérios [Venizélos] soit préservé; lui il les aura tous, ces voisins ennemis.¹⁶

Raisonnement, poursuivant une ligne de justification du conflit à la fois conforme au patriotisme grec des Guerres Balkaniques, trouvant sa matrice dans la « Grande Idée » du XIX^e siècle (réunir tous les grecs au sein d'un seul État aux frontières élargies), justification corroborée en même temps par l'adjonction de la notion de « croisade », comme souvent durant la Grande Guerre.

15. A. Parthénios, *Πρώτος Παγκόσμιος Πόλεμος και Σμύρνη, ή Ιστορία ενός στρατιώτη* [Première Guerre Mondiale et Smyrne. L'histoire d'un soldat], Athènes, Ed. Kastaniotis, 1997, p. 33.

16. Lettre expédiée du front macédonien par le soldat Georges Vassilakis à une marraine de guerre, le 18 octobre 1918, Ladis, *op. cit.*, p. 132-133.

Cependant, dans le cas gréco-turc, cette représentation de la « guerre entre civilisés et barbares » n'ignore ni le long clivage entre les protagonistes, ni l'incontournable aspect religieux (Christianisme et Islam). À ce propos et, si on se tient aux écrits du front, certains termes utilisés sont fort explicites: « Le dictateur Kemal est l'exterminateur du Christianisme ».¹⁷ Guerre de « civilisation » donc, lutte contre les « infidèles », il reste tout autant révélateur des mentalités, que certains soldats grecs utilisent le terme « soufi »¹⁸ pour désigner leurs adversaires turcs.

D'autres stéréotypes, évoquant l'image volontairement dégradante de la figure de l'ennemi, âprement exploités par la propagande des adversaires de 1914-1918, sont également reproduits en Grèce à partir de 1916 et bien au-delà de 1918. Celles controverses, (de)placées dans un cadre national, servent évidemment à alimenter les polémiques internes. Telles les accusations allemandes portant sur l'emploi par les Français des troupes de couleur, qui sont pour leur part intégralement reprises en Grèce par le camp royaliste dans sa polémique contre les venizélistes (proches de l'Entente) :

Tous ceux, [les venizélistes] sont, les entremetteurs des polices étrangères qui ont poursuivi des Grecs, et qui ont servi des guides aux Sénégalais à travers la Macédoine grecque, ainsi la bestialité et la débauche noire a pollué nos filles les plus blanches sur la couche même de leurs parents.¹⁹

Thèmes alors en vogue en cette Europe marquée par la guerre qui animent également le front et l'arrière grec. La place de la femme dans la société en est un autre. Nombreux sont les soldats qui se montrent scandalisés du débat sur un éventuel accord du droit de vote aux femmes. Lorsqu'une marraine de soldat interpelle ses correspondants du front, les réponses sont unanimes. Le soldat grec se montre hostile aux revendications féministes, d'autant plus, émanant d'une société

17. Lettre (1922) du caporal Sifakakos, 2^e Régiment d'Artillerie, ELIA/MIET, no 3.

18. Allusion à la doctrine mystique Islamique du « Soufisme » (XIII^e siècle): « Mon commandant, les soufis nous attaquent, et nous n'avons pas assez de cartouches ! Si nous n'avons pas de cartouches nous avons des pierres à lancer répond le commandant »; Lettre (1922) en description des combats de l'été 1921, du sergent Nikolaou, 3/40 Régiment d'Evzones, ELIA/MIET, no 28.

19. Quotidien royaliste régional *L'Epire*, janvier 1921.

dont lui-même se sent finalement exclu par la guerre ou tout au moins éloigné :

Tu demandes mon avis sur l'affaire du vote des femmes. La nation grecque est certes en retrait par rapport au progrès, mais elle le sera encore davantage si ce vote est accordé. Ce n'est pas encore le moment pour accorder ce droit aux femmes, car même si il existe 5% des femmes instruites, personne ne peut faire le tri,²⁰

répond un officier ; position qui par ailleurs se radicalise au fil des longs mois sur le front :

Pour dire la vérité vous réclamez tous vos droits, mais connaissez vous, vos devoirs ? Je voudrais bien savoir, qui de ces femmes émancipées, qui se contentent de faire l'amour sans limites, et qui disent « Moi je suis la femme nouvelle », connaissent un peu la vraie vocation féminine. Oh mes amies, laissez-nous tranquilles dans notre misère et notre malheur.²¹

Ces hommes, plongés dans une guerre qui s'éternise, ne peuvent donc, ni saisir ni accepter les bouleversements d'une société civile qui évolue si loin d'eux. Selon la vision « combattante » (d'ailleurs assez troublé), le conflit comporte le risque d'embraser l'ordre établi de leur monde. Entre 1920 et 1923, les combattants grecs (fatigués) nourrissent vraisemblablement d'avantage d'angoisses de « fin d'époque » que les soldats de la Grande Guerre en 1918. Leurs termes, empruntés à un fond culturel religieux, s'avèrent parfois millénaristes, la guerre devenant « le début de la fin du monde qui s'annonce pour le XXI^e siècle ».²²

Bataille et usages « combattants »

Peut-on vraiment juxtaposer l'univers combattant grec, aux seuils de brutalité attestés sur les fronts de 1914-1918 (le front d'Orient y compris) ? En somme, dans quelle mesure le quotidien matériel du front d'Asie Mineure s'inscrit-il dans la même modernité que l'univers du soldat français à Verdun ou sur la Somme ?

Pour ce qui est de l'armée hellénique de la période, notons d'abord que l'uniforme et le casque du fantassin sont d'origine française et que

20. Lettre expédiée du lieutenant E. Kefalakis, 24.3.1920, Ladis, *op. cit.*, p. 111.

21. Lettre du 7.3.1922, *ibid.*, p. 118.

22. Lettre du sous-lieutenant Artemis (24.6.1920), *ibid.*, p. 111.

ses armes sont essentiellement celles de la Grande Guerre : fusil Ledel ou Mannlicher, utilisation de mitrailleuses par petits détachements, artillerie lourde et apparition de l'aviation (jusqu'à diffuser des tracts de popagande); modernité accompagnée cependant par certains « anachronismes », tels l'emploi des troupes irrégulières, l'omniprésence de l'arme blanche ou le recours fréquent à la cavalerie. Certes, même si le conditionnement des hommes lié au matériel utilisé ne forge pas à lui seul le soldat dans l'ensemble de ses pratiques, et il est tout autant vrai que la confrontation décisive à l'univers de 1914-1918, se fit pour le combattant grec essentiellement sur le front d'Orient. C'est là que les troupes grecques ont vu leurs alliés à l'œuvre, et par la même occasion elles ont pu prendre la mesure de leur « spécificité ». Combattre ensemble est une chose, combattre à l'identique en est certainement une autre :

C'est ici que nous avons vu pour la première fois l'armée franco-sénégalaise: elle se trouvait à notre droite au moment de la bataille. Jamais auparavant nous n'avions vu une armée alliée combattre l'ennemi si proche de nous. C'était la première et la dernière fois. C'est là bas que nous avons compris qu'ils avaient leur manière à eux de s'y prendre à l'ennemi.²³

L'ancien combattant Stratis Myrivilis, écrivain célèbre par la suite, a laissé à ce propos un récit évocateur, illustrant la vie des soldats grecs sur le front d'Orient. Sous forme d'un carnet personnel recomposé, ce texte figure désormais parmi les classiques de la littérature de guerre.²⁴ À sa lecture, on retiendra que les soldats grecs de 1917-1918, se sont mobilisés prêts à poursuivre une autre guerre que celle des tranchées, des mitrailleuses et de l'artillerie omniprésente, une guerre finalement plus conforme à leurs stéréotypes forgés depuis la guerre gréco-ottomane de 1897 et les Guerres Balkaniques. D'où, selon Myrivilis, leur ennui et leur déception. Il semblerait alors, que du point de vue « combattant », on reste certes assez proche de la brutalité nouvelle de 1914-1918, à laquelle il conviendrait cependant d'ajouter les nombreux engagements rapprochés à l'arme blanche, rappelant ainsi certains usages courants de la « Guerre Balkanique ». Forts de cette expérience, les soldats grecs

23. Parthénios, *op. cit.*, p. 105-106.

24. Stratis Myrivilis, *De Profundis*, adapté du grec par A. Protopazzi et Louis Carle Bonnard, Paris, Flammarion, 1930.

doivent néanmoins s'habituer en plus aux nouvelles conditions du feu, à ceci près, qu'à la différence de ce qui semble constituer la règle sur le front occidental, sur le front d'Orient et ensuite en Asie Mineure, on recherche davantage personnellement l'adversaire. Il n'est pas fortuit que dans leur immense majorité les sources disponibles évoquent le « corps à corps », l'emploi de la baïonnette, les multiples assauts d'infanterie aussi rapides que les conditions le permettent (si possible avec beaucoup de parcimonie sur les effectifs et sur les pertes).

Combattre donc par tous les moyens disponibles, infliger si possible la mort au mépris même des normes, voilà ce qui caractérise les batailles en Asie Mineure, pratiques du combat relevant plutôt de l'héritage « local » :

L'ennemi est à ce stade du combat vaincu. Les Turcs tentent de fuir, jetant leurs armes pour se sauver. Nos soldats les rattrapent dans leurs mains et les tuent à coups de pierres ou sur les caisses à munitions ; d'autres sont tués à la baïonnette. Ces moments sont féroces. Il y a de cadavres partout.²⁵

Il en va de même si on considère le sort réservé aux prisonniers et aux blessés. Les textes du front évoquent avec effroi la possibilité d'une captivité, aux dires des soldats plus abominable encore que la mort :

Les Turcs ont attaqué à 15h, pendant ce temps notre camarade et ami Kotsonis s'est éloigné de nos lignes pour aller chercher un sac oublié, il est tombé aux mains d'une patrouille turque et fut fait prisonnier. Comme il n'a pas voulu trahir notre position, les Turcs l'ont sauvagement égorgé car nous avons entendu des cris épouvantables. Le lendemain lors de notre contre-offensive nous n'avons pas retrouvé son corps ; ce n'est que deux jours plus tard qu'il a été retrouvé par nos collègues du 4^e Régiment d'Infanterie dans un état pitoyable. Oh, quelle torture a dû subir le malheureux, sur sa poitrine il portait deux coups de sabre, ses bras étaient amputés tout comme sa jambe droite. Toute sa compagnie l'a beaucoup pleuré, et elle a vengé sa perte le lendemain lors de la prochaine contre-attaque.²⁶

« Exception balkanique » ? Situation propre à la guerre gréco-turque ? Reste qu'à la différence du soldat français menant son combat sur un sol natal envahi, son homologue grec en Asie Mineure vit une

25. Lettre expédiée d'Asie Mineure par le capitaine N. Nikolopoulos à une marraine de guerre, le 20.10.1920, Ladis, *op. cit.*, p. 250.

26. Lettre du soldat Arsenios Stavridis, 24.7.1919, Ladis, *op. cit.*, p. 255-256.

situation d'alternance entre un territoire considéré comme national à défaut d'être natal (bien que beaucoup de grecs d'Asie Mineure s'engagent dans l'armée venue de l'autre rive de la mer Égée), et le pays franchement ennemi de l'adversaire turc. De ce fait la figure et la perception de l'ennemi se compliquent et se brouillent davantage, bien au-delà de ce qui restait malgré tout durant la Grande Guerre, la « normalité ». Car si, comme on le sait, le combattant français de la Grande Guerre doit affronter son homologue allemand dans une relation d'hostilité (d'ailleurs déjà complexe) de soldat à soldat, les troupes grecques en Asie Mineure combattent simultanément le soldat turc régulier, l'irrégulier des montagnes et des forêts, qui n'est souvent autre que le paysan armé. Cette variabilité de « l'altérité ennemi », outre le sentiment d'insécurité qu'elle provoque, fragmente finalement la représentation de « l'autre » pour finalement radicaliser les attitudes possibles. Notons qu'à l'intérieur des terres anatoliennes le peuplement grec se raréfie et cet éloignement des cercles du peuplement grec ne fait qu'accroître le sentiment d'insécurité et d'angoisse chez les soldats. La peur devient alors omniprésente. Peur sur le champ de bataille, peur à l'arrière, peur parmi les civils. Signe avant coureur peut-être, que de voir disparaître la ligne de démarcation entre l'univers militaire et celui des civils, d'autant plus que ce dernier, se trouve extrêmement marqué par la guerre et porteur de guerre lui-même. Raison de plus pour que cet affrontement soit pratiqué avant tout comme une lutte pour le sol, et ce jusque'à l'excès.

De l'universalisme des pratiques culturelles

La similitude des activités liés à la sociabilité du front est l'élément qui rapproche sans doute le plus les « mentalités combattantes » européennes durant la Grande Guerre, à commencer par la culture de l'écrit. Le soldat grec de cette période, généralement alphabétisé, écrit d'abord pour lui-même ses carnets personnels, puis il rédige un nombre non négligeable de gazettes des tranchées, comparables par leur contenu à celles de 1914-1918, et enfin, il s'adresse à sa famille, à qui il envoie de nombreuses lettres et cartes postales. Cependant, une place de choix est tenue par sa correspondance avec les mairaines de guerre, cet échange épistolaire

entre jeunes femmes de l'arrière et combattants entre 1918 et 1923; pratique déjà attestée au IX^e siècle, et qui se développa particulièrement lors du conflit de 1914-1918. Notons toutefois, que celles que l'expérience française appelle « marraines de guerre » deviendront (entre 1917 et 1922) pour les soldats grecs, des « sœurs ». Forme un peu inhabituelle de « parenté symbolique », introduite officiellement par des structures très actives, s'agissant majoritairement des composantes locales de l'organisation américaine YMCA (Young Men's Christian Association), également à l'origine des premiers « Foyers du Soldat » sur le front d'Orient à partir de 1918.

Par cette correspondance très dense, un échange significatif d'idées et d'objets se poursuit tout au long d'une guerre qui dure trop, illustrant peut-être de la meilleure façon, les limites du dialogue possible entre le front et les civils, faisant au même titre apparaître de lignes de rupture reproduisant assez fidèlement les clivages entre l'avant et l'arrière français durant la Grande Guerre. Les fantassins composent enfin leur propre poésie. L'usage assez fréquent du langage poétique pour exprimer sa situation, et plus spécifiquement au combat, n'est pas étonnant. Mais en ce qui concerne les soldats grecs en Asie Mineure, il s'agit des textes relevant du chant traditionnel épique ou funéraire, cette même poésie qui, rappelant les faits guerriers des combattants irréguliers de la guerre d'Indépendance de 1821-1830 reste encore vivante chez les paysans grecs un siècle plus tard.

Au-delà de l'écriture, d'autres pratiques, notamment de loisir et de repos, rapprochent davantage la condition du soldat grec à celle de ses homologues français et britanniques de 1914-1918. Tel le sport, allant de l'athlétisme classique au football, ou encore les nombreuses représentations théâtrales organisées sur les zones de repos. Rappelons à ce propos, le cas emblématique du 5/42 Régiment d'Evzones qui construit et équipe sa propre salle de projection cinématographique dans sa zone de repos, où les soldats peuvent suivre tout autant les actualités que les premiers films de fiction du cinéma grec. De ce point de vue, tout comme le reste des européens, on se trouve déjà saisi par le modernisme de l'image animée.

Conclure ?

1919-1922 donc, quelle guerre ? Profondément balkanique, par ses usages au combat, elle a aussi fait emprunté à la Grande Guerre, sans pour autant retenir toutes ses leçons. De 1914-1918, elle a sans doute gardé la brutalité de sa modernité quant aux « moyens techniques » et nombreuses pratiques de sociabilité combattante. Mais ce qui aurait finalement animé le combattant grec de 1919 semble plus proche des représentations intrinsèques à l'identité nationale néo-hellénique, héritées des périodes antérieures. Dans la structuration de son patriotisme, nous devrions alors souligner plutôt l'importance des Guerres Balkaniques, d'abord parce que de nombreux vétérans de 1912-1913 ont aussi servi en Asie Mineure, ensuite parce que la masse des combattants de 1919-1922 fut prestement éduquée dans cette perspective guerrière interminable (notamment aux vecteurs puissants de l'entourage familial, de la presse et de l'école). Souvenons-nous à ce propos du manuel de l'école primaire, agréé par le Ministère de l'Éducation pour la période 1914-1918, intitulé sobrement: « Le Soldat », sa couverture étant décorée de l'aigle byzantin à double tête. Il serait enfin concevable pour l'historien d'élargir la chronologie purement événementielle du conflit (1919-1922), et suggérer ainsi une période plus « englobante », allant de 1912 à 1922 (pour ne pas remonter jusqu'à 1897), dans la perspective d'une « longue durée guerrière » initiée au plus tôt dès les Guerres Balkaniques et dont la Grande Guerre ne serait que l'épisode central.

Une génération plus tard, les soldats grecs de 1940-1941 se représentent ces deux moments guerriers (1914-1918 et 1919-1922) en parfaite continuité, du moins chronologique :

31 octobre 1940. À notre unité de réservistes on distribue du matériel, il y a aussi des vieilles armes, celles qui ont servi nos pères lors de la dernière guerre 1914-1922.²⁷

La Deuxième Guerre Mondiale, en Grèce comme ailleurs, plongera le monde dans un univers où se rapprochent davantage et, par une violence inouïe, jusqu'à la confusion, l'arrière et le front. Sur les montagnes

27. D. Michélidis, *Από την Κρήτη στην Αλβανία, Τò πολεμικό ήμερολόγιο του φαντάρου Δημήτρη Μιχαλίδη* [De la Crète en Albanie. Carnet personnel de la vie du soldat Dimitris Michélidis pendant la Guerre Gréco-Italienne], Athènes 1977, p. 11.

albanaises pendant que les Grecs repoussent l'armée italienne, et, en dépit des combats acharnés, l'état d'esprit n'est plus le même :

22 mars 1941. Une trêve de six heures est décrétée sur notre secteur, suite à la demande des italiens qui voulaient enterrer leurs morts. Pendant cette trêve, soldats italiens et grecs des postes avancés se sont serré la main. Il est vrai que nous ne ressentons pas de la haine particulière vis à vis du peuple italien, seulement pour le fascisme mussolinien. Certes le peuple italien est fautif lorsqu'il tolère ce régime, mais nous Grecs nous ne sommes pas tout autant fautifs de supporter depuis 1936 la dictature monarchiste de Metaxas ?²⁸

Autre ennemi, autre guerre ?

28. *Ibid.*, p. 82.